



Métro, New York, États-Unis, 1961

SABINE WEISS

Sabine Weiss chez elle en 2018

On ne présente plus Sabine Weiss ! Et comment ne pas penser à elle et montrer quelques-unes de ses images des années 50 dans ce numéro consacré à la photo de rue ? À bientôt 94 ans, la dernière représentante du célèbre courant « humaniste » qui a irradié la photographie française des années 1950 reste une artiste active et lumineuse, toujours attachée à cette photographie de rue qu'elle a abondamment pratiquée. Évoquons d'emblée le paradoxe (du moins en apparence...) qui s'attache à son œuvre. Pour payer le (petit) loyer de son rez-de-chaussée parisien qu'elle partageait avec son mari, le peintre Hugh Weiss, Sabine Weber, née en Suisse, expatriée à Paris, a dû faire ses gammes comme photographe

commerciale. Elle sera une remarquable photographe de studio et de mise en scène, réalisant des commandes publicitaires et des catalogues d'objet. En parallèle, d'abord pour son plaisir, puis sous l'impulsion d'un certain Robert Doisneau qui la « pistonne » pour entrer chez Rapho, Sabine Weiss chronique la vie parisienne en allant trainer le long du périphérique. Quelques voyages (souvent pour accompagner Hugh, lors de ses expositions...) l'inciteront à photographier en Inde, à Moscou, New York ou en Europe de l'Est. Et aujourd'hui, c'est cette œuvre, réalisée presque en « amatrice », loin des commandes lucratives, qui lui assure à la fois une vraie reconnaissance et une place de choix dans l'histoire de la photo. Alors après de magnifiques



Photo: JC Béchét

expositions à Paris au Salon de la Photo en 2014, puis au Jeu de Paume, à Tours, en 2016, nous sommes particulièrement heureux de la retrouver à l'espace photographique du Centre Pompidou. Du 20 juin au 15 octobre, nous y découvrirons de nombreuses images inédites et reverrons quelques-unes de ces icônes emblématiques. Cette exposition a été construite par Karolina Ziebinska-Lewandowska, historienne d'art et conservatrice pour la photographie au Musée national d'art moderne autour de la thématique de la photo de rue. Pour ce portfolio, nous avons pioché dans la sélection rassemblée pour cette exposition. Et nous avons rencontré Karolina Ziebinska-Lewandowska qui nous parle de la genèse de ce projet. Un avis particulièrement intéressant, car comme son nom l'indique, Karolina Ziebinska-Lewandowska est d'origine polonaise et pour elle, à son arrivée à Paris, rencontrer Sabine Weiss était à la fois un bonheur et une évidence. Elle avait devant elle un des auteurs majeurs de ce courant « humaniste » qui est souvent plus reconnu et célébré en dehors de l'Hexagone que dans l'espace culturel français. Ce qui donne encore une autre raison d'aller voir cette exposition (gratuite) au Centre Pompidou durant l'été qui cherche à revisiter l'œuvre de Sabine Weiss pour la réactualiser et montrer qu'elle dépasse certainement le seul contexte « humaniste »...

“Une œuvre qui dépasse le seul contexte humaniste”



Dun-sur-Auron, France, 1950

Interview de Karolina Ziebinska-Lewandowska

Photo: JC Béchet



JCB: Comment est né votre intérêt pour les photos de rue de Sabine Weiss ?

KZL: Tout a commencé il y a trois ans. Je l'ai contactée dès mon arrivée en France. Je rêvais de la rencontrer, elle représente une des icônes de la photographie humaniste qui est un courant très important qui mérite, je crois, d'être reconsidéré et revalorisé. J'ai alors remarqué que dans les collections du centre Pompidou, nous n'avions que des tirages tardifs des photos de Sabine. J'ai donc voulu compléter ce fonds



Enfant, Paris, France, 1952

“Pour moi la photo de rue est très associée à la présence d’humains”

avec des tirages d’époque. Je suis allé chez elle et elle m’a ouvert des boîtes et des boîtes... toutes remplies de tirages 24x30 cm. Beaucoup avaient été réalisés par Sabine elle-même. En parallèle, Elle avait décidé de confier une grande partie de ses archives au Musée de l’Élysée à Lausanne. Mais Sabine et Laure Augustins, qui l’accompagne dans la gestion de ses photographies, voulaient aussi laisser une sélection importante de «vintages» dans les collections françaises et notamment au Centre Pompidou. Je me suis donc replongée dans les boîtes de tirages de Sabine et nous avons trouvé un accord: Sabine a fait de son côté un don et nous

avons acheté certains tirages afin de constituer un ensemble homogène de 84 tirages d’époque qui vont entrer dans les collections du Centre Pompidou. C’est cet ensemble qui est à l’origine de cette nouvelle exposition en prenant comme axe «la photo de rue».

En tant qu’historienne et spécialiste de l’histoire de la photographie, faites-vous une différence entre la photo de rue française d’essence humaniste et la *street photo* américaine?

N’étant pas d’origine française, j’ai sans doute moins de sensibilité à ces questions de vocabulaire, mais de façon intuitive, je sens une différence entre ces deux univers. La *street photo* me semble être un genre en lui-même où la volonté de restituer le dynamisme de la rue est centrale. Alors que la photo de rue française me paraît davantage contemplative.

Dans l’exposition, en plus de Paris, bien sûr, on découvre des photos de Sabine Weiss prise à New York et à Moscou. Comment expliquez-vous l’attraction de quelques grandes villes emblématiques pour les photographes de rue?

En fait, je m’intéresse plutôt à la photographie documentaire au sens large qu’à la seule photo de rue. Mais pour répondre à votre question, je prendrais le contrepied en disant qu’il serait étonnant que les grandes métropoles ne soient pas sur-représentées dans les œuvres photographiques. En effet, historiquement, la photographie et l’urbanisation se sont développées en parallèle: les grandes métropoles naissent et grandissent au moment où la photographie fait de même. Il est alors normal que la photographie «réagisse» et s’intéresse directement aux grandes métropoles.

Avec une forte présence humaine...

Oui, tout à fait. Pour moi, la photo de rue est très associée à la présence d’humains; en tant qu’étrangère, je sens ici en France une réticence à employer le terme d’humanisme. Je ne le comprends pas vraiment, car ce courant est un apport

de la France à la photographie internationale. On dit qu'elle est sentimentale, ce qui pour moi n'est pas une critique si ce sentiment est profond et qu'il a du sens. C'est pour cela que je défends ce courant qui dure véritablement dix ans, de la fin des années 40 aux années 50.

C'est aussi la période que l'on voit dans l'exposition.

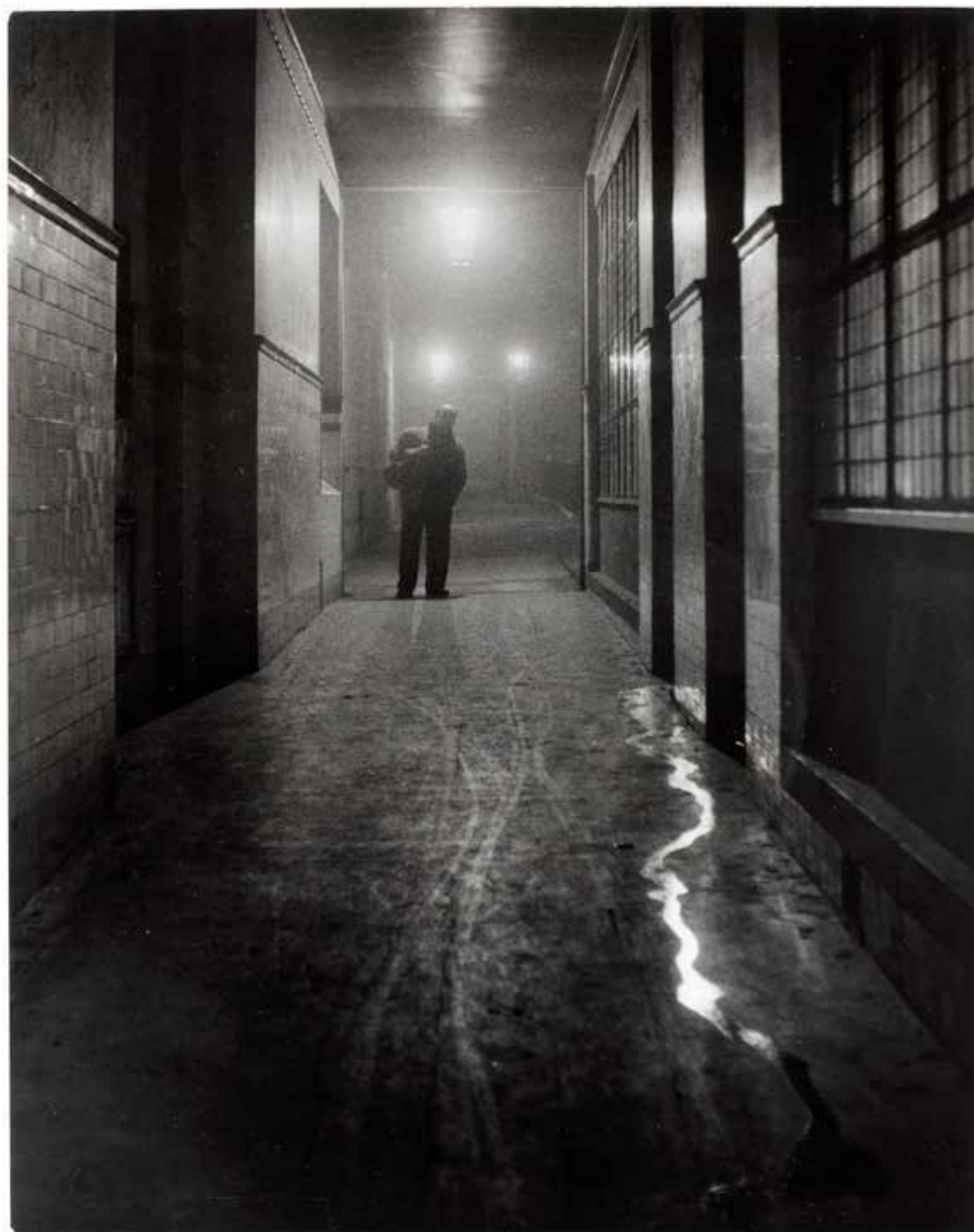
Oui, nous couvrons la période 1947-1961, et je trouve important de montrer les tirages faits à l'époque, car cela nous renseigne sur le contexte de production : est-ce un tirage fait pour la presse, pour l'exposition ? Le vintage ou tirage d'époque n'est pas pour moi un fétichisme, c'est une information. On comprend un contexte grâce à la matérialité de l'objet. Il ne faut pas oublier que la photographie, c'est à la fois une image et un objet, et si on oublie ce deuxième aspect, on perd une partie de l'histoire. Ici, on va comprendre que ce sont des photographies que Sabine a tirées pour elle-même, pour ses archives.

Pensez-vous qu'un regard humaniste aurait encore du sens dans la photographie contemporaine ?

Oui, pourquoi pas ? Manifester un intérêt pour des gens que l'on ne connaît pas, pour les autres, ça a toujours du sens. Et dans la photographie humaniste, cet intérêt n'est pas une curiosité critique, cela part plutôt d'une « bonne » intention. La photographie de rue est souvent très dure avec les gens photographiés. Les photographes opèrent souvent comme s'ils voulaient dénoncer les gens ; visuellement c'est souvent très intéressant, mais je ne sais pas si humainement c'est très juste...

Toutefois, il est évident que la façon de photographier l'espace urbain a beaucoup évolué depuis les années 50/60...

C'est vrai qu'il y a de plus en plus d'approches différentes. Certaines restent très photographiques, d'autres sont davantage conceptuelles,



Londres, Grande-Bretagne, 1954

l'appareil photo est alors juste un outil parmi d'autres pour réaliser un projet artistique. Aujourd'hui, la différence provient souvent de la présence d'un deuxième sens, d'une sous-couche : les légendes vont donner un autre sens aux photos de rue que l'on voit. La forme peut parfois sembler assez traditionnelle, mais les intentions du photographe sont très différentes de celle des photographes humanistes des années 50. Tout a évolué, la rue, les outils photographiques et notre

conscience de l'image. Mais cela ne veut pas dire que l'on ne peut plus photographier la rue en s'intéressant, comme Sabine, aux silhouettes et à une esthétisation des ombres. L'image photographique est aussi faite pour être belle, mais elle doit avoir un contenu. Et c'est aux historiens et aux critiques d'art de comprendre le contexte. En photo de rue, il y a une tradition, c'est vrai, et on peut toujours la revitaliser autrement ; mais il ne faut pas la répéter. ●

Propos recueillis par JCB



Petit matin brumeux, Lyon, 1950



New York,
États-Unis, 1955



Times Square,
New York,
États-Unis, 1961



Moscou,
URSS, 1961



Paris,
France,
1952



Moscou,
URSS, 1961



New York,
États-Unis, 1955